Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 43 (1898)
Heft: 8

Rubrik: Nouvelles et chroniques

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

grande puissance d'effets, dans les opérations en pays accidenté et dépourvu de routes ou en montagne. Pour ce dernier emploi, il faudrait toutefois arriver à réduire leur incommode longueur.

L'Amérique ne craint pas cependant d'en employer de plus gros calibre. Elle a commandé à la compagnie Sims-Dudley un certain nombre de canons de 5 pouces et, plus récemment, le *Board of Ordnance* a mis à l'étude un canon de 9 pouces (22,5 cm.) qui lancerait à trois milles une charge de 100 livres de gélatine explosive.

NOUVELLES ET CHRONIQUES

CHRONIQUE SUISSE

(De notre correspondant particulier.)

Au Gothard. — Arsenal aérostatique. — Outils du génie.

Berne, le 1er août 1898.

Le retour de l'été a attiré de nouveau l'attention sur les établissements militaires et fortifications du Gothard. La caserne d'Andermatt, dont les fondations ont réservé des surprises désagréables, est maintenant construite jusqu'au premier étage. Elle logera 400 hommes. Quant aux deux bâtiments d'administration, ils sont sous toit, et l'un d'eux pourra être occupé dès l'automne prochain. Les travaux de la caserne du fort de Bühl avancent beaucoup plus lentement. On en est encore au déblaiement du terrain. Avant d'entreprendre la moindre fondation, il s'agit d'enlever un cube énorme de terre et d'éboulis.

Le réseau électrique de la défense du Gothard est achevé, mais une partie de la conduite aérienne a souffert de la neige et des intempéries et se trouve en reconstruction.

A la Furka, les chemins destinés à la défense avancée sont aussi terminés, mais celui de la Längis-Alp s'est dégradé et doit être partiellement refait. Grâce à ces accès, il sera plus facile de défendre le col de la

Grimsel, mais la question d'un meilleur barrage de la route de la Grimsel reste ouverte. Le petit fort de la Galenhütte ne peut avoir la prétention de suffire à tout.

— L'avant-projet de l'arsenal aérostatique a été établi par le génie et transmis à la direction des travaux publics de la Confédération. Il reste encore à savoir où sera construit cet arsenal. Il est question de Berne et de Thoune. Tant que le bâtiment destiné au logement du ballon n'est pas édifié, il est clair qu'il serait prématuré de faire la commande de l'aérostat. Celle-ci peut d'ailleurs être exécutée dans un délai de quatre mois. On espère que la première école de recrues des aérostiers pourra avoir lieu dans l'été de 1899, de telle façon que le ballon pourrait être utilisé aux manœuvres de l'année prochaine.

— Le génie étudie présentement un nouveau système d'outils portatifs Il s'agit de rendre les sapeurs aussi mobiles que possible en les armant d'outils (pelles, pioches, haches, scies, clameaux, etc.) à la fois puissants et peu encombrants. Les essais pratiqués cette année aux cours de répétition de Coire et de Liestal sont satisfaisants. Ils seront poursuivis à l'école de recrues de Liestal. Si les nouveaux types sont adoptés, la compagnie de sapeurs sera suivie partout d'un chariot d'outils légers, et les instruments actuellement en usage seront transportés avec le train de combat. C'est du moins l'idée qui est à l'examen, et dont les avantages se passent de démonstration.

Cours de tir. — Du 27 juin au 6 juillet a eu lieu, à Wallenstadt, sous la direction de M. le colonel Veillon, le cours de tir pour officiers supérieurs et capitaines de toutes armes. Y ont pris part 3 lieutenants-colonels, 22 majors et 9 capitaines. Etaient adjoints à l'instruction M. le lieutenant-colonel Zwicki pour la classe allemande, M. le major Schlapbach pour la classe française, et M. le colonel Bircher pour le cours spécial sur l'effet des projectiles au point de vue médical. M. le capitaine Oscar Strugstad, de l'état-major de l'armée norvégienne, a suivi le cours avec la classe française.

L'instruction est organisée d'une manière pratique. Elle tend à mettre les officiers à même de diriger utilement et en connaissance de cause des exercices de tir individuel, de tir de subdivision et de tir de combat. Ils doivent rédiger les ordres à cet effet, préparer les suppositions qui servent de base aux exercices tactiques, prendre la direction de ceux-ci et procéder à la critique.

D'autre part, on multiplie les expériences de tir de masses et de tir de combat à toutes les distances et sur des buts variés, afin d'établir une théorie générale sur l'emploi de ces feux. A l'imitation de ce qu'a fait le

général Rohne en Allemagne, une tabelle a été dressée indiquant les probabilités de touchés que doit obtenir, dans des conditions normales, une troupe utilisant le fusil mod. 89 et tirant sur les divers buts qu'offre un champ de bataille : colonnes, lignes sur deux et un rang, tirailleurs debout, à genou et couchés, batterie, etc. Par voie de conséquence, on obtient, à l'aide d'un calcul élémentaire, le nombre de cartouches à tirer dans ces conditions normales, pour obtenir la destruction du but.

Encore que tout cela soit un peu théorique et ne puisse tenir compte de l'émotion ni de l'excitation du combat qui faussent les pour cent les plus soigneusement établis au polygone, il n'en est pas moins intéressant de déterminer aussi exactement que possible la valeur tactique d'une arme de guerre. A cet égard, notre fusil suisse justifie la confiance que nous avons placée en lui. Tous les hommes qui formaient la compagnie d'exercice, aussi bien que les élèves du cours, en ont eu le sentiment très net.

Quelques tirs comparatifs ont été faits entre une section d'infanterie et une mitrailleuse Maxim. Voici les résultats que nous avons en mains :

Tir à 400 mètres sur 30 cibles V et 40 cibles VI. Section d'infanterie : 37 hommes tirent un feu de magasin de 30″ et brûlent 375 cartouches.

	Cibles V.	Cibles VI.	Total.	%
Touchés	10	10	20	6
Cibles touchées . .	7	7	14	20

Mitrailleuse : En 60″ elle tire 365 projectiles :

	Cibles V.	Cibles VI.	Total.	%
Touchés	5	40	45	13
Cibles touchées . .	4	21	25	36

Tir indirect à 800 m. sur une compagnie en colonne par sections.

Section d'infanterie, 40 hommes.

1er tir, feu d'une cartouche ; 400 cartouches brûlées, durée 3′ :

	Touchés.	%	Figures touchées.	%
1re paroi	141	36	28	22
2e »	7	2	6	5
3e »	5	2	5	4
4e »	8	2	7	6

2e tir, feu de magasin, 400 cartouches brûlées, durée 60″ :

1re paroi	124	31	27	22
2e »	10	3	10	8
3e »	12	3	9	7
4e »	5	2	3	3

Mitrailleuse, 390 cartouches brûlées. Durée indéterminée ; plusieurs interruptions du mécanisme :

1re paroi	255	66	19	15
2e »	13	4	8	7
3e »	21	6	12	10
4e »	6	2	5	4

Tir contre une batterie.

Compagnie d'infanterie tire sur les sections de droite et du centre Hausses, 1300 et 1400. 133 hommes, cartouches brûlées 1576; durée 55″:

Section de droite.	Sect. du centre	Total.	%	Cibles touchées.
22	30	52	4	58
8	9	17		

La mitrailleuse tire sur la section de gauche. Hausse 1500, durée 1′50″, cartouches brûlées 384.

Touchés.	%	Cibles touchées.
22	6	47
7		

Il n'est guère possible de tirer des conclusions un peu précises de ces comparaisons. Les essais plus nombreux et plus scientifiquement organisés sur lesquels le Département militaire s'est fondé pour son projet de création de compagnies de mitrailleuses ont établi que le tir d'une mitrailleuse équivalait à celui d'une section d'infanterie de 40 fusils. Mais il faut sans doute, pour obtenir cette équivalence, un personnel technique expérimenté, ce qui n'a pas été le cas à Wallenstadt.

Enfin, il a été donné connaissance aux élèves du cours d'essais de pénétration avec un projectile de 5mm8. Le fusil qui lance ce projectile est construit sur le modèle de l'arme d'ordonnance, avec une chambre à cartouche renforcée, un canon plus long de 12 centimètres et le pas de rayures naturellement plus court. Le but en blanc est à 500 m. A cette distance, la trajectoire est sensiblement plus rasante que celle du fusil italien de 6mm5 qui surpasse de beaucoup, sous ce rapport, les fusils de 7.5 et 8 mm.

La cartouche est très allongée ; la balle recouverte d'un manteau de cuivre est profondément encastrée dans le culot Seul le bec sort sur une longueur de 8 à 10 mm.

La vitesse initiale est de 850 m. La pénétration est trois fois plus forte en moyenne que celle du projectile actuel.

Un si petit calibre présente toutefois un grave inconvénient au point de vue de la précision. Trop léger, il subit trop facilement l'influence du vent. D'une manière générale, et quelles que soient les qualités balistiques des armes de calibre très réduit, il semble indiqué de ne pas descendre au-dessous du calibre actuel de 7mm5. Ce calibre nous a donné un fusil excellent, qui présente cet avantage inappréciable pour les tireurs suisses d'être une aussi bonne arme de stand qu'une bonne arme de guerre.

F.

Sabre d'officier. — Depuis fort longtemps les officiers d'infanterie réclamaient un sabre plus léger que le sabre d'ordonnance actuel et qui fut pourvu d'un système de suspension plus pratique et mieux approprié au fantassin.

Pour donner satisfaction à ce vœu, on vient de mettre à l'essai deux modèles de sabres ; ils ne diffèrent l'un de l'autre que par la forme de la garde et par le poids. L'un a une garde à coquille, rappelant celle du sabre d'ordonnance actuel, l'autre, une garde plate, ressemblant à la garde du sabre pour sous-officiers non montés, plus ornée, mais, plus lourde et moins élégante. Le poids de ces sabres est de 1010 grammes pour le premier et de 1050 grammes pour l'autre (le sabre d'ordonnance pèse 1150 grammes). Ces sabres mesurent 88 centimètres de long; ils sont donc de 10 centimètres plus courts que le sabre d'ordonnance actuel.

On les porte au moyen d'un ceinturon à mousqueton, dit ceinturon autrichien; ils sont suspendus à une seule bélière prenant dans un anneau rond ; mais ils possèdent une bélière auxiliaire, munie d'un crochet, qui se fixe à un crampon, sur le plat intérieur du fourreau, à la même hauteur que l'anneau de bélière. La longueur de cette bélière auxiliaire peut se régler suivant la taille de l'individu.

On fait à ces sabres les reproches suivants.

Ils sont trop courts et ne conviennent qu'à des hommes de toute petite taille ; quand le sabre tiré est porté « à volonté », la pointe se trouve trop près de l'œil droit.

Ils sont trop lourds, très massifs et mal en main. Nous pouvons ajouter qu'ils manquent tout à fait d'élégance.

Le mode de suspension est défectueux ; abandonnés à eux-mêmes, pendant la marche ils se prennent dans les jambes, tout comme le sabre actuel.

Pourquoi n'y aurait-il pas trois longueurs de sabres, pour les hommes de grande taille, de taille moyenne et pour ceux de petite taille (par exemple, 98, 95 et 92 centimètres ou 98, 95 et 90 centimètres ?

Quant au mode de suspension, il n'est pas nécessaire qu'il soit le même pour les officiers montés et pour les officiers à pied. Le sabre de ces derniers doit être suspendu à une hauteur dépendant de la taille ; il ne doit pas pouvoir être porté traînant. Il faut que l'officier, dont les deux mains seront occupées à manier la jumelle, à écrire un rapport, etc., soit délivré de la préoccupation de maintenir son sabre en place, ou de le soulever s'il est trop long. N.

Instruction des officiers. — On discute beaucoup, dans les cercles militaires de la Suisse allemande, une récente brochure du capitaine Emile Sonderegger, traitant de la réforme de l'instruction de notre armée, plus spécialement de l'instruction du cadre[1]. Là, en effet, est la grosse affaire, car tant vaut le cadre, tant vaut l'armée.

Depuis une vingtaine d'années, l'instruction de nos milices a fait des progrès incontestables. Elle n'a cependant pas réalisé les espérances des créateurs de l'organisation militaire actuelle. Ceux-ci visaient à sortir de l'ornière du système de la «garde nationale», absolument insuffisant pour une campagne sérieuse et à créer une « armée » au véritable sens du mot. Il n'y sont parvenus que très imparfaitement, et la faute en est surtout à l'insuffisance du cadre. Nous avons l'étoffe pour la formation d'un excellent corps d'officiers; nous sommes même en mesure de faire mieux, grâce à nos circonstances spéciales, que les armées permanentes, où beaucoup d'officiers se cantonnent étroitement dans les obligations du métier, sans viser à leur développement intellectuel général. Mais c'est en forgeant qu'on devient forgeron, et à cet égard, le système actuel d'organisation de l'instruction est défectueux; il faut rompre résolument avec lui, et recommencer sur nouveaux frais.

Pour la troupe, pas n'est besoin d'augmenter la durée de son service. En revanche, il serait utile de le concentrer sur les premières années de l'élite, de manière à rendre l'armée de campagne mieux apte, en tous temps, à remplir ses devoirs. Une école de recrues de 8 semaines, puis des cours de répétition d'une dizaine de jours pour tout le cadre et pour les hommes de 21, 22, 23, 24, 26 et 28 ans; enfin, en landwehr I, un seul cours de répétition de 5 à 6 jours, voilà qui suffirait pour la troupe, sous la direction d'un bon corps d'officiers et de sous-officiers.

Ainsi, la troupe ne ferait pas plus de service qu'aujourd'hui. Les officiers, au contraire, devraient être mis à même de se former soit théoriquement, dans des écoles spéciales, soit pratiquement dans des services avec les hommes, ces services se succédant d'une manière ininterrompue pendant un à deux ans. Une partie de ces écoles spéciales devraient réunir les aspirants-officiers de toutes les divisions et de toutes les armes, cela pour donner plus d'unité à l'instruction dans les divisions et pour favoriser le développement tactique des élèves et la camaraderie militaire entre les armes.

Il va sans dire que si l'on s'en tenait au système actuel d'organisation des unités, il serait difficile de fournir aux aspirants-officiers les occasions suffisantes de s'instruire pratiquement avec la troupe. Mais cette organi-

[1] *Ein Wendepunkt in unserer militärischen Entwicklung?* Briefe an einen Kameraden von Emile Sonderegger. Avec une planche. Broch. in-8°. Prix 1 fr. 20, chez J. Huber, éditeur, Frauenfeld, 1898.

sation peut être changée avec avantage en réduisant le nombre des officiers.

A l'origine, avait seul le grade d'officier le chef d'une unité tactique. Plus tard, le besoin se fit sentir de lui donner des aides, qu'il nomma ses «lieutenants». Le nom montre bien que leur mission était de pouvoir le remplacer cas échéant. Il faudrait en revenir à cette notion juste de l'officier. On limiterait alors à trois le nombre des officiers par compagnie : le capitaine et ses deux lieutenants, chefs de pelotons. Le commandement des sections serait confié à un sous-officier supérieur, spécialement stylé dans la suite des services qu'il aurait dû accomplir, et qui constituerait une partie de ceux que le lieutenant lui-même devrait suivre pour l'obtention de son brevet. Voici quelle serait la succession de ces services.

Après son école de recrues de 8 semaines, l'aspirant passerait l'école d'officier nº I, de douze semaines de durée; il sortirait de là pour participer, comme caporal, à une école de sous-officiers et à une école de recrues, 4 et 8 semaines, puis viendrait l'école d'officier nº II, de 12 semaines également. Au sortir de celle-ci, il fonctionnerait comme sous-officier supérieur, chef de section, dans une école de recrues, ce qui le conduirait à l'école d'officier nº III, de 12 semaines, comme les précédentes. Au sortir de cette école il aurait son brevet de lieutenant et commanderait comme tel dans une école de sous-officiers et une école de recrues.

Les trois écoles d'officiers comprendraient, en le développant, le programme actuellement réparti dans l'école d'aspirant, le cours de tir et l'école centrale I. L'officier y recevrait l'instruction nécessaire pour le commandement d'une compagnie, d'une batterie ou d'un escadron de cavalerie, suivant l'arme à laquelle il appartient.

La continuité des services, qui rempliraient 76 semaines, dont 40 semaines de travail pratique avec la troupe, serait assurée par l'existence d'écoles de recrues fixées indifféremment, en hiver ou en été. Les écoles de recrues ne dépasseraient du reste pas l'instruction de la compagnie, l'école de bataillon étant réservée aux cours de répétition. Ce système aurait l'avantage de donner aux recrues le choix des époques les moins dommageables à l'exercice de leurs professions civiles.

La formation des officiers d'artillerie se ferait d'une manière analogue au mode adopté par l'infanterie. La brochure contient, pour l'une et l'autre arme, un tableau graphique explicatif.

M. Emile Sonderegger insiste d'autre part sur la nécessité de l'instruction de la troupe par ses propres officiers. Il faut mettre un terme au dualisme entre l'officier de troupe et l'officier-instructeur. A ce dernier, le commandement de la compagnie de recrues; en revanche, à l'officier de troupe, sans l'aide, ni même la présence d'aucun instructeur, le commandement de nos unités dans les cours de répétition.

Nous engageons tous les officiers à lire la brochure Sonderegger.

Indépendamment du système d'instruction qu'elle préconise, au sujet duquel des réserves sont permises, ils y trouveront une foule d'aperçus intéressants et qui provoquent la réflexion.

Nous avons cependant une objection grave à opposer à l'auteur. Il néglige trop, dans l'énoncé de ses propositions, l'opinion générale de notre population. Il oublie même que dans l'élaboration d'une loi militaire, législateur et peuple s'inspirent, et doivent s'inspirer d'autres considérations encore que des considérations d'ordre exclusivement militaire. Trop demander, c'est donc risquer de ne rien obtenir et de reculer la réalisation de progrès moins considérables peut-être et néanmoins utile. Parmi ces progrès possibles, il faut placer actuellement, en première ligne, l'organisation des cours de répétition annuels, dût-on, pour cela, réduire leur durée et en dispenser les classes d'âge les plus anciennes. Nous sommes convaincus que cette mesure remédierait en partie aux insuffisances dans le commandement signalées par M. Sonderegger et permettrait, sans bouleversement, sans révolution dans notre système militaire, de rechercher et de réaliser de nouvelles et de plus profondes améliorations.

Les propositions de la brochure n'en constituent pas moins une bonne base de discussion. La *Revue militaire suisse* enregistrera avec plaisir les opinions dont elle provoquerait la manifestation.

CHRONIQUE ALLEMANDE

(De notre correspondant particulier.)

Mort de Bismarck. — Cinquantenaire du général de Xylander, commandant du 2e corps bavarois. — Modifications du règlement de service en campagne de 1894. — Mutations dans le corps d'officiers. — Le colonel von Bernhardi, ancien attaché à Berne. — Le nouveau projet de loi militaire. — Quelques livres.

Toute l'Allemagne est sous l'impression de la mort de Bismarck. L'armée portera le deuil huit jours. Ce n'est que juste. L'armée lui doit beaucoup; lui, à son tour, ne devait pas moins à l'armée. Après les victoires qu'ont remportées les troupes, Bismarck a eu le mérite d'éviter que la plume de la diplomatie ne vienne gâter les avantages conquis par l'épée de ses généraux. Réciproquement, sans le concours de l'armée, ce grand homme d'Etat aurait échoué dans ses entreprises, malgré son génie diplomatique. Vous savez d'ailleurs que Bismarck était lui-même soldat; il l'était non par métier, mais par goût. Aussi longtemps qu'il a été au service de l'Empereur, il n'a jamais quitté son uniforme, au col jaune, du 7e cuirassiers. Le 25 mars de cette année, il célébrait encore l'anniversaire du jour où,

soixante ans auparavant, il entrait comme volontaire aux chasseurs de la Garde à Potsdam. *Requiescat in pace.*

— Pendant que je parle anniversaire et jubilé, laissez-moi vous signaler celui d'un de nos chefs marquants, celui du général de cavalerie Emile chevalier de Xylander, commandant du 2e corps d'armée bavarois; il fêtera, le 22 septembre, à Wurzbourg, son cinquantenaire de service. De fait, il n'a servi que 47 ans, mais en Bavière, les années de guerre comptent double, ce qui n'est pas le cas en Prusse. Xylander naquit à Francfort-sur-Main le 20 février 1835 et entra en 1851 au 3e chevau-légers; il y fut promu lieutenant en 1854. Il a fonctionné longtemps comme aide-de-camp du général commandant l'armée bavaroise; il occupait ce poste déjà dans la campagne de 1866 où, lieutenant, il participa aux combats de Rossdorf, de Uettingen et de Rossbrunn. Capitaine en 1867, il était en 1870 chef d'escadron au 4e chevau-légers, puis, vers la fin de la même année, il passa à l'état-major général de la 3e brigade d'infanterie. Il prit part aux batailles de Beaumont, Sedan, Orléans, Coulmiers, à toutes les actions du corps von der Tann, ainsi qu'au siège de Paris. Nous le retrouvons en 1879, colonel, chef de section au Ministère de la guerre; en 1881, commandant la 1re brigade de cavalerie. Pendant les années 1884 à 1890, il était plénipotentiaire militaire à Berlin et membre du Bundesrath. Il s'est acquis les sympathies de tout le monde pendant son séjour dans la capitale et a fort bien débuté au Reichstag. Il rentra en Bavière avec le grade de général-lieutenant pour commander la 5e division, puis, dès 1895, le 2e corps. Vous vous souvenez que l'année dernière, aux manœuvres impériales, il dirigea son corps avec un très grand succès, aussi, le 9 septembre, le prince-régent lui plaça-t-il « à la suite » du 2e régiment des « Schwere Reiter ».

— Le règlement de 1894 sur le service en campagne *(Felddienst Ordnung)* a subi quelques modifications et diverses adjonctions. Vous savez que par suite de la réorganisation du 1er avril 1897, une grande quantité de divisions comptent trois brigades d'infanterie. Le règlement constate et consacre aujourd'hui cette irrégularité, en disant « que la division est composée de deux *ou* trois brigades d'infanterie. ». Il ne parle plus d'un « régiment de cavalerie » ou d'un « régiment d'artillerie » attachés à la division, mais simplement de « cavalerie divisionnaire » ou « d'artillerie divisionnaire ». Il semble résulter de cette terminologie que la division n'aura pas toujours son régiment de cavalerie normal, mais peut-être seulement quelques escadrons. En revanche, on suppose que la division disposera dorénavant d'une brigade entière d'artillerie de campagne à deux régiments et qu'on va abolir l'artillerie de corps; néanmoins, le règlement parle toujours de l'artillerie de corps comme faisant partie du corps d'armée. Il n'est plus question de sections de télégraphistes de divisions, elles

deviennent institutions de corps. L'organisation des télégraphistes sera d'ailleurs réglée par la création de bataillons des télégraphes prévue pour le mois d'octobre 1899.

Pour la première fois, on constate que des *batteries lourdes* de l'armée de campagne pourront être attachées aux corps d'armée, tandis que jusqu'ici, elles ne faisaient partieque de l'artillerie d'armée. Ces batteries ont comme armement six obusiers de 15 cm. *ou* six mortiers de 21 cm. C'est déjà d'une organisation bien compliquée une batterie d'obusiers de 15 cm.: 6 pièces, 10 caissons, 1 chariot de batterie, 1 voiture avec l'appareil d'observation, 6 voitures de plate-formes, 4 voitures d'administration, au total 22 voitures. Une unité ainsi composée me paraît bien lourde et bien peu apte aux opérations de la guerre de campagne, c'est bon pour la guerre de position. Que dire des mortiers de 21 cm. que leurs obus de 80 et de 145 kg. feraient plutôt rentrer dans le matériel d'un parc de siège ! Peut-être ces pièces à tir courbe nous permettront-elles de nous passer d'obusiers de campagne, ce qui serait certes très heureux.

Le règlement prévoit aussi que le corps d'armée pourra compter deux bataillons de pionniers du génie. On en aura besoin pour les travaux de grande étendue ou d'importance considérable.

Parmi les modifications que traite encore le règlement du service de campagne, on trouve des indications sur l'effet de l'artillerie. Elles se rapportent naturellement au nouveau matériel. Il y est dit entre autres qu'une compagnie ou un escadron en ordre serré, en terrain découvert, ne doit pas s'approcher d'une batterie en action à plus de 3000 m.; dans l'ancienne ordonnance, cette distance n'était que de 2000 m. Je ne m'étends pas sur les diverses modifications du règlement, supposant que ceux de vos officiers qui s'occupent de tactique traiteront spécialement ces questions, dont l'importance est commune à tous les pays et pas à l'Allemagne seule.

— J'ai à vous signaler diverses mutations dans notre personnel d'officiers supérieurs. Celles du grand Etat-major général auront de l'intérêt pour quelques-uns de vos lecteurs et surtout pour ceux de vos officiers qui se sont rendus à Metz au mois de mai. Le colonel von Bernhardi vient d'être nommé chef de Section à l'état-major *(Abtheilungs-Chef)* et remplace, à la tête de la Section historique I, le colonel von Kleist qui l'était depuis depuis 1895. Le colonel von Bernhardi est officier depuis 1869; il a fait la campagne de 1870-71 avec le 14e hussards, dans la division de cavalerie du Prince Albrecht père, dans l'armée du prince royal. Il est décoré de la Croix de fer de 2e classe. Passé en 1889, comme major, au grand Etat-major, il fut envoyé à Berne comme attaché militaire. En 1894, il prit, avec le grade de lieutenant-colonel, le commandement du 1er dragons badois et fut promu colonel en 1897. Au lendemain des manœuvres impériales de l'année dernière, auxquelles il avait pris part à la tête de son régiment, il

fut transféré au 16e corps à Metz, comme chef d'état-major, succédant au renommé Hoiningen v. Huene, dont on parle encore en France, où il était attaché militaire du temps de Boulanger. Pour ses nouvelles fonctions de chef de la Section historique, le colonel von Bernhardi n'aura guère pu se préparer de longue main par des travaux antérieurs, mais comme il beaucoup de moyens et de mérites, et qu'il compte parmi les mieux « informés » de nos officiers, il s'y mettra très vite.

Le colonel von Kleist, son prédécesseur, sorti de l'infanterie, avait été transféré aux dragons en 1874. Il appartient depuis 1887 au grand Etat-major et fonctionnait en même temps comme professeur à l'Académie de guerre. Depuis 1893, il commandait les lanciers de Furstenwalde. Pendant son activité de service à la Section historique, l'Etat-major a publié la deuxième partie des guerres de Frédéric le Grand : *La seconde guerre de Silésie*, que la critique impartiale avait accueillie d'un manière très favorable, puis les volumes 17 à 24 des *Monographies d'histoire militaire*.

Je devrais vous signaler aussi une mutation survenue dans un autre dicastère, dans la 7e section (grandes manœuvres, voyages d'état-major) où le lieutenant-colonel von Oppeln-Bronikowski vient d'être remplacé, après un stage de sept mois seulement, par le major Scholtz. Ces changements sont décidément par trop rapides, les officiers n'ont absolument pas le temps de se mettre au courant de leurs travaux. Bronikowski succède au colonel von Bernhardi comme chef d'état-major du 16e corps.

— Dans mes précédentes chroniques, j'ai déjà eu l'occasion de vous parler du projet de loi militaire qui doit entrer en vigueur le 1er avril prochain, pour une période de cinq années. Aucune décision n'a été prise encore à l'endroit de ce projet; on attendait, pour le discuter, le retour de l'Empereur. Le chancelier de l'empire et son secrétaire des finances ne peuvent, pour des motifs d'ordre général, se mettre d'accord avec les propositions du Ministère de la guerre. Je ne puis donc que répéter que tout ce que publient les journaux libéraux sur le nouveau projet ne sont que des inventions et n'ont aucun fondement de vérité. Lors de la fête du 12e régiment d'artillerie à pied à Metz, on a joué un tour à la *Gazette de Voss* en lui envoyant une note d'après laquelle l'artillerie à pied serait augmentée de 60 nouvelles compagnies. Ce journal a donné en plein dans le panneau et a été suivi par un grand nombre de ses confrères. Le fait est qu'un bataillon seul sera créé et qu'on l'adjoindra au bataillon no 13 à Ulm pour en former le 13e régiment à pied. Toutes les indications colportées entre autres par le correspondant d'Allemagne de la *Schweiz. allgemeine Militär Zeitung* ne sont que de pures « blagues » et n'ont aucune exactitude quelconque. N'y ajoutez pas foi.

[1] *Offizier Felddienstübungen in Beispielen auf Kriegsgeschichtlicher Grundlage.*

— Notre littérature militaire s'enrichit tous les jours de nombreuses publications. Je ne citerai que rapidement les principales, pour ne pas allonger ma chronique. Tout d'abord, je tiens à rectifier une erreur du capitaine du génie Helm, qui, dans un ouvrage sur la marine allemande, parle de pièces de 24 cm., à tir ordinaire, dont seront armés nos nouveaux cuirassés. Ces pièces seront à *tir rapide*.

Une publication utile et que liront avec intérêt vos officiers d'infanterie est due à la plume du capitaine J. Hoppenstedt[1]; elle traite de la petite guerre, et de la guerre d'étapes et de frontière, d'après des exemples choisis dans la Lorraine allemande.

Je vous avais parlé, en juin, de l'apparition d'un ouvrage de la Section historique du grand Etat-major général sur la *Campagne de 1812*. Ce livre a été violemment attaqué dans la *Gazette de Cologne* par Fritz Hœnig. Cet auteur sert divers journaux sans se signer. Pour la *Gazette de Cologne*, il a bien dû se démasquer dans le procès Tausch (de néfaste mémoire) pour avoir calomnié le général de Hahnke, chef du Cabinet militaire de l'Empereur, et, d'après les on-dit, il a même été contraint de comparaître devant un tribunal d'honneur. Ce malheureux Hœnig a une dent contre notre Section historique et se plaît à la brusquer toutes les fois qu'il le peut; il est tombé bien à faux cette fois-ci, la publication qu'il incriminait passant au contraire pour une des meilleures.

Un ouvrage qui fera sensation est celui que vient de publier le général Colmar von der Goltz sur la *Guerre de Thessalie et l'armée turque*. Lisez-le. Un capitaine de corvette Gehrcke a fait éditer une brochure sur les torpilles (*Die Torpedowaffe, ihre Geschichte, Eigenart, Verwendung und Abwehr*) très intéressante, même pour les armées de terre.

Les questions de tir, qui passionnent aujourd'hui fortement les officiers chez nous et ailleurs — et auxquelles en Suisse, pays de tireurs, vous ne resterez pas étrangers — ont provoqué les *Nouvelles études sur l'effet du fusil d'infanterie*, du Gouverneur de Thorn, le général Rohne, un vieux praticien et spécialiste bien connu dans ce domaine. Son livre se rapporte principalement au tir de combat de subdivisions entières (Gefechtsmässigen Abtheilungsschiessen). Enfin, le *Cours de tactique* (Leitfaden für den Unterricht der Taktik) pour les Ecoles de guerre a paru en 10e édition. Toutes ces publications sont éditées par Mittler.

Vos officiers de cavalerie trouveront du plaisir à lire la seconde partie: *Voyages de cavalerie* (Kavallerie Uebungsreisen) de la publication entreprise par le colonel vicomte de König, sous le nom de *Conseils pour l'instruction tactique des officiers de cavalerie* (Winke für taktische Ausbildung der Kavallerie-Officiere).

Le *Ballon cerf-volant* (der Drachenballon) par A. de Parseval (un de ses inventeurs) figurera certainement aussi dans la bibliothèque des officiers de votre nouvelle compagnie d'aérostiers. Je le leur recommande.

La *Gazette de Cologne* a parlé[1] de la brochure de votre Capitaine Sonderegger *Ein Wendepunkt;* elle se borne à en donner un extrait, sans exprimer à son égard aucune opinion indépendante. Peut-être y reviendra-t-elle; je vous en reparlerai alors.

CHRONIQUE ESPAGNOLE

(De notre correspondant particulier.)

La guerre américaine. — Stratégie et tactique. — Aux lecteurs de la *Revue militaire suisse.*

Depuis ma dernière chronique, un triste mois s'est écoulé pour l'Espagne; un mois comme celui de Iéna pour la Prusse, en 1806, de Sedan pour la France, en 1870. Ma patrie n'a pas eu plus de chance que les deux autres péninsules de la Méditerranée. Elle a souffert, en face des Américains, les amertumes de l'Italie vaincue en Abyssinie, de la Grèce défaite par les Turcs. Le soleil de la victoire ne brille pas sur les eaux azurées du *Mare nostrum.*

Un proverbe espagnol dit: « Lorsqu'un fléau s'étend sur un grand nombre d'individus, les sots se consolent ». Oui, lorsque le mal était sans remède, mais non point lorsqu'il a eu des précédents qui ont prouvé la possibilité et l'existence du remède.

Les lecteurs de la *Revue militaire* sont sûrement au courant de la chronique de la guerre; ils connaissent les combats des 1er et 2 juillet à Sevilla, à San Juan et à Caney, ensuite desquels l'armée américaine de Shafter et les insurgés cubains de Garcia, — en tout 24 000 hommes, — enfermèrent dans Santiago de Cuba les 8000 soldats du général Linarès; la destruction, le 4 juillet, des quatre grands navires de Cervera, par les escadres Sampson et Schley; l'arrivée à Santiago, le 6, du colonel Escario, avec 2000 hommes, sans convois; du 8 au 14, l'armistice et la capitulation des troupes espagnoles; les propositions de paix, directement adressées par l'Espagne le 24, au gouvernement des Etats-Unis; enfin, le débarquement, opéré le même jour, sur la côte de Porto-Rico, de forces américaines.

En ce qui concerne les Philippines, ils savent que pendant tout le mois des troupes américaines sont arrivées devant Manille; ils connaissent le siège de cette ville par les insurgés tagales, sous le commandement

[1] N° 722 du 29 juillet.

d'Aguinaldo, lequel parvint à défaire la seule colonne espagnole qui se soutenait au nord de Luçon.

Je désire formuler quelques observations au sujet de cette douloureuse chronologie.

* * *

Je l'ai déjà dit dans ma chronique précédente : il était impossible à l'Espagne de soutenir la lutte sur mer. La flotte espagnole devait être annulée d'une manière ou de l'autre. Cela fait, l'Espagne ne pouvait plus que combattre pour l'honneur, sans espoir de succès.

Tous les Espagnols, aussi bien que les étrangers, comprenaient cette dure situation. Ce qui n'était pas aussi clair, c'est que les troupes américaines pussent, en aussi peu de temps, obtenir sur terre une victoire comme celle de Santiago. Cela mérite un examen et une explication.

Je répète ce que j'ai dit il y a un mois : le succès, américain en apparence, est un succès cubain ; je suis loin de marchander leur bravoure aux jeunes soldats yankees, lors de la prise des positions de Caney et de San Juan, les premières conquises jusqu'à ce jour sous le feu meurtrier du fusil à répétition (à Aconcagua et la Placilla c'étaient les assaillants qui faisaient usage de ce fusil). Je ne cherche certainement pas à amoindrir le mérite de la troupe et des officiers américains, d'autant plus que l'habileté tactique des chefs et des généraux n'a guère brillé. Ce dont il faut s'enquérir, c'est de deux choses, dont l'une est d'ordre stratégique, l'autre d'ordre tactique. Voici la première :

L'armée de Cuba comprenait, troupes de ligne et volontaires, 120 000 hommes environ, dont 30 000 dans la province de Santiago. Cependant les Américains n'eurent à combattre que 8000 hommes.

Voici maintenant la seconde : Nous voyons capituler près de vingt mille soldats espagnols sans autre fait d'armes de quelque importance que celui du 2 juillet, où les pertes en morts et blessés n'atteignent pas le chiffre de 400 hommes.

Je vais démontrer que ces deux événements, extraordinaires dans l'histoire militaire en général, et le dernier sans précédent dans l'histoire de l'armée espagnole, sont plutôt l'œuvre de l'insurrection cubaine, que de l'armée yankee, de l'armée de terre surtout.

Le défaut d'efficacité stratégique de l'armée de Cuba est dû aux insurgés. La rébellion actuelle et celle qui l'a précédée, profitant des conditions topographiques et du climat, ont mis des entraves insurmontables aux opérations stratégiques du maréchal Blanco.

L'île de Cuba est longue et étroite; elle manque généralement de routes: Pour ce motif, et même en temps de sécheresse et avant la rébellion, de grandes difficultés s'opposaient à une concentration des forces, au point ou dans la zone que pouvait choisir, pour un débarquement, un ennemi maître de la mer. A plus forte raison, les pluies torrentielles qui

règnent dans l'île de mai à octobre augmentent les difficultés et s'opposent au développement de la stratégie la plus rudimentaire.

Ces conditions défavorables ont été aggravées par la rebellion. La première, je veux dire celle qui a duré jusqu'à la déclaration de guerre, avait exigé une répartition des troupes dans toute l'île, depuis le Cap San Antonio jusqu'au Cap Maisi. Elle avait détruit le petit nombre de chemins de fer existants, et ruiné le pays à tel point qu'il était impossible de subvenir à la subsistance des colonnes sans convois d'approvisionnements. La rébellion actuelle a, d'une part, obligé les troupes espagnoles à rester aux environs des villes pour les défendre; elle a, d'autre part, entravé les marches des troupes sous bois et dans les terrains fangeux, empêché la circulation des convois, si bien que sans provisions, les corps ne pouvaient se mouvoir que dans un rayon limité.

Ajoutons que le blocus a doublé la disette dans un pays déjà ruiné par trois années de guerre consécutive et qui, dans les temps les meilleurs, ne produit que des denrées de dessert: café, sucre, tabac, fruits. Point d'aliments solides. De là les difficultés que rencontre l'établissement sur les routes militaires de postes d'étapes avec entrepôts de vivres.

Que les lecteurs de la *Revue militaire suisse* veuillent bien y réfléchir, ils estimeront sans aucun doute expliquée cette circonstance anormale, au point de vue stratégique, que les Américains n'aient eu à combattre que 8000 Espagnols alors que l'île de Cuba comprenait 120 000 combattants. Ils reconnaîtront d'autre part que les Américains doivent aux insurgés l'avantage stratégique décisif dont ils ont bénéficié.

* * *

Tactiquement, comment expliquer que 20 000 soldats capitulent, presque sans combattre, devant 24 ou 26 000 ennemis?

Lorsque les Américains ont débarqué, les Espagnols de Santiago étaient depuis deux mois privés des aliments qu'exigent le climat et les rudes travaux de la guerre. En outre, depuis trois années, nourris d'une manière défectueuse, ils avaient fourni des courses et des expéditions continuelles auxquelles les obligeait l'insurrection qui, elle, a reçu dernièrement les secours de l'escadre américaine. Et la garnison de Santiago, commandée par le général Linarès, n'était point seule en cet état désespéré; en tout aussi mauvaise posture se trouvaient les troupes de Pareja à Guantanamo, celles de Sogua, de Baracoa et des autres places de la province. Toutes ces forces durent capituler, accablées par la faim, par la disette, conséquence de l'insurrection. Résister sans nourriture était chose impossible; s'ouvrir un chemin et s'éloigner des forces américaines, on ne pouvait davantage y songer; les insurgés tenaient tous les passages vers l'intérieur; ils auraient suffi pour barrer la retraite et donner aux Américains le temps de tomber sur les troupes défaillantes.

* * *

Ceux qui ne tiendraient pas compte des circonstances que je viens d'énumérer ne sauraient apprécier à leur juste mesure la conduite des troupes espagnoles, ni le mérite des Américains. Si l'on remet les choses au point, j'estime que rien n'est de nature à discréditer dans l'opinion les soldats espagnols. En le déclarant, je crois, chroniqueur d'aussi tristes événements, respecter et mon devoir professionnel et l'honneur de la patrie. J'ose espérer que les lecteurs de la *Revue militaire*, hommes de bon sens, jouissant de cette discrétion qui est innée dans les cœurs suisses, auront pitié de la malheureuse armée de Cuba et conserveront à ses braves l'estime traditionnelle qu'ils ont toujours ressentie pour l'armée espagnole, dont ils ont tant de fois partagé les lauriers.

Oui, j'en ai la ferme conviction, les lecteurs de la *Revue militaire* reconnaîtront que les malheurs de Santiago-de-Cuba sont des revers de la fortune, mais qu'ils auront leur revanche, comme Iéna eut la sienne pour les Prussiens, comme Sedan et Metz auront la leur pour les Français. Les revers qui causent la défaite des armées sont passagers, tandis que le mâle génie d'une nation courageuse et persévérante dure à travers les siècles.

CHRONIQUE FRANÇAISE

(De notre correspondant particulier.)

Les débuts du nouveau ministre de la guerre. — Mutations dans le haut personnel de l'armée. — Les grandes manœuvres du Nord en 1897, jugées par le général directeur. — Les manœuvres de 1898.

Les débuts de M. Godefroy Cavaignac à la Chambre ont été extrêmement brillants. Le succès personnel du ministre de la guerre a consolidé le Cabinet et lui vaut de vivre, en dépit de ses tares originelles. Ce succès est dû à la profonde honnêteté avec laquelle les dessous de l'affaire Dreyfus ont été sinon encore établis publiquement, du moins indiqués à la tribune. On se rappelle l'enthousiasme qu'avait provoqué naguère à la Chambre je ne sais plus quel acte de probité dont M. Sadi Carnot s'était rendu coupable, si j'ose ainsi parler, alors qu'il était à la tête du département des finances. Il n'en fallut pas davantage pour l'amener à la présidence de la République.

Le ton loyal de M. Cavaignac, la chaleur de sa conviction, la franchise de ses explications ont tout particulièrement ravi son auditoire, et celui-ci, tout d'une voix, a voté l'affichage de son discours. Malheureusement cette belle journée n'a pas eu de lendemain, ou, si elle en a eu un, il a été mauvais. Ne voilà-t-il pas, en effet, que l'affaire Dreyfus, sur laquelle le minis-

tre avait cru jeter la dernière pelletée de terre, a surgi de nouveau, entraînant de nouveaux scandales, qui en promettent encore d'autres : elle n'est pas morte, elle dort. Le commandant Esterhazy est sous les verroux, et de peu s'en faut qu'on ait arrêté le lieutenant-colonel du Paty de Clam, apparenté, dit-o , avec le ministre de la guerre lui-même.

Toute cette agitation qui a soulevé d'innombrables incidents (inutile, n'est-ce pas? de les rapporter: tout le monde les connaît), les innombrables péripéties des procès passés, présents et à venir, n'ont pas été sans détourner des affaires militaires l'attention du public et celle aussi des bureaux de la guerre. J'ai donc peu de choses à signaler, hors quelques modifications dans le personnel.

Le cabinet du ministre en a naturellement subi d'assez considérables; mais ceci est de peu de conséquence. La nomination du général Gras au secrétariat général a plus d'importance, sans pourtant qu'on en puisse tirer des conclusions bien décisives. Le secrétariat général, on le sait, a été créé par l'honorable M. Cavaignac la première fois qu'il a occupé l'hôtel de la rue St-Dominique. Le but de l'institution, but assurément excellent, était de faire converger les travaux des divers bureaux, de mettre de l'harmonie, de la concordance, de l'unité dans les doctrines, en bien répartissant la tâche entre les diverses directions et en centralisant les résultats partiels pour leur donner leur forme définitive. Des contrôleurs généraux de l'armée, M. Priqul d'abord, M. Demartial ensuite avaient été mis à la tête de ce service et on semblait croire qu'il deviendrait l'apanage de ces hauts fonctionnaires militaires.

Cette hypothèse se trouve détruite par l'arrivée au pouvoir d'un artilleur — encore! — et non des moindres, puisqu'il s'agit de l'inventeur du fusil modèle 1874, récemment nommé inspecteur général permanent de tous les établissements de fabrication de l'armée. On s'est demandé pourquoi ce technicien était enlevé à une spécialité dans laquelle il semblait se trouver si bien à sa place. On a émis la supposition que, la question du jour étant la réfection de notre matériel de guerre, tout le reste étant subordonné à cette grande révolution, le ministre avait voulu avoir auprès de lui, comme conseiller intime, l'homme qui est le mieux qualifié pour le renseigner sur ce sujet très délicat et essentiel. Le vrai, disent d'autres personnes qui se prétendent mieux informées, c'est que la fille du général Gras a épousé le beau-frère du ministre, et qu'il faut bien faire quelque chose pour sa famille. C'est mal connaître l'austérité jacobine de M. Cavaignac que de l'accuser de népotisme, — encore que le mot ne convienne pas à la chose : tout au contraire; — mais alors quelle explication donner? Mieux vaut, après tout, n'en pas chercher.

— La limite d'âge vient d'atteindre deux généraux très estimés : le général Coiffé, inspecteur d'armée, et le général de France, membre très

influent du Conseil supérieur de la guerre. Le premier, sorti de l'infanterie, était resté quelque peu colonel de zouaves dans la haute situation qu'il avait fini par occuper. Le second, provenant de l'ex-corps d'état-major, a fait preuve des plus hautes qualités, et il a donné sa mesure l'an dernier par la maëstria avec laquelle il a dirigé les grandes manœuvres du Nord.

— Le même général de France vient de condenser en un gros volume de près de 300 pages tout ce qu'il lui a semblé nécessaire de dire au sujet de ces manœuvres. Pour le couronnement de sa carrière militaire, il a donné un modèle dont on ne saurait trop recommander l'imitation, en exécutant une série d'opérations de chacune desquelles ressortait un enseignement précis sur un point déterminé et choisi à l'avance. Sauf qu'il est survenu quelques rares mécomptes, ce qui est inévitable, lorsqu'on a à manier des effectifs considérables, sauf encore que le mauvais temps persistant l'a obligé à sacrifier certaines parties de son programme, le général directeur a mené à bonne fin l'étude qu'il avait entreprise ; il a donné la leçon, toutes les leçons qu'il s'était proposé de donner. Car, il l'explique fort bien, il « a eu en vue non de réaliser de toutes pièces une campagne de quelques jours, amenant des incidents et des combats se déduisant normalement des opérations réellement effectuées, offrant en un mot l'image de la guerre, mais au contraire de faire purement et simplement *de l'instruction* et de poser successivement aux différents échelons du commandement, aux différentes armes, aux différents services, des problèmes successifs, limités, analogues à ceux qu'ils auraient à résoudre en campagne, en les plaçant dans des conditions aussi rationnelles que possible et en se rapprochant autant de la réalité qu'on semble pouvoir le faire dans les manœuvres du temps de paix. »

Le premier moyen employé pour obtenir ce résultat a consisté dans l'envoi journalier, à chaque corps ou service, d'hypothèses spéciales accompagnées de renseignements initiaux. Certains officiers porteurs de plis cachetés avaient pour mission de remettre ces plis, à un moment déterminé de la manœuvre, à tel ou tel officier, pour que celui-ci, ayant pris connaissance de ce qu'ils renfermaient, fût obligé de donner les ordres au pied levé et de prendre des décisions séance tenante. Ce procédé crée l'imprévu et amène la nécessité d'improviser. Rien ne saurait être plus instructif, si on a gardé le secret sur les intentions du commandement. Et c'est précisément ce qui a eu lieu en 1897.

« En dehors du directeur et des chefs de service attachés à la direction des manœuvres, personne n'a été mis au courant des études faites avant les manœuvres. Les corps d'armée, les divisions de cavalerie, n'ont connu à l'avance que ce qui leur était indispensable pour procéder à l'organisation de leurs différents éléments et préparer leurs mouvements d'aller et retour : ces diverses unités devaient se trouver concentrées à une date fixée dans une zone de con-

centration assignée et savaient qu'elles occuperaient, le dernier jour des manœuvres, telle zone de dislocation qui leur était également indiquée.

» Dès le premier jour des manœuvres et jusqu'au dernier, tous les échelons du commandement placés au-dessous de la direction des manœuvres ont été mis en situation de prendre au jour le jour leurs décisions, de donner leurs ordres et leurs instructions, d'en poursuivre l'exécution dans des conditions aussi rapprochées que possible de celles de la guerre; cette manière de faire n'a subi aucune exception. Elle s'est adressée non seulement aux organes du commandement, mais à la direction de tous les services constitués (télégraphie, intendance, santé, trésor et postes).

» Il convient d'ajouter à ce sujet que, pour tenir compte de tous les facteurs en présence, concilier les intérêts divers d'instruction des différentes armes, rester dans les limites budgétaires assignées et rendre les manœuvres profitables pour tous, il faut un très grand travail de préparation; on peut dire que ce travail de prévision est d'autant plus considérable que le directeur veut laisser plus d'imprévu aux opérations dont la direction lui est confiée. »

Les officiers qui ont suivi de près le développement de ces opérations, s'associeront sans réserve à l'hommage discret que le général de France rend à son état-major et s'adresse à lui-même. J'ajoute (ce que sa modestie a empêché qu'il ne fît) qu'il a donné un bel exemple d'énergie et de volonté en conduisant lui-même ces manœuvres, malgré le grave accident qui lui était arrivé en juin : il s'était fracturé la cheville, et se trouvait dans l'impossibilité de remonter à cheval. Il a dû se faire transporter en voiture sur le champ de bataille, et c'est de là qu'il a suivi les opérations. Le jour de la revue seulement, il s'est fait hisser sur son coursier, pour défiler à la tête des troupes qu'il avait si habilement, si intelligemment fait travailler.

De retour dans son quartier général de Lille, il a étudié les rapports qui lui ont été fournis par les chefs de corps, les chefs de service et les arbitres, et il a pu y trouver les éléments d'un historique complet des faits et d'une critique approfondie des procédés d'exécution mis en œuvre ainsi que des décisions prises. Sur le terrain, déjà, il avait émis des jugements sur ce qu'il avait vu et sur ce qui était parvenu à sa connaissance. Mais ces jugements ne pouvaient être qu'incomplets et partiels, sinon partiaux : il faut un certain recul et l'étude comparative de documents contradictoires avant d'être en état de formuler des appréciations définitives.

Avec l'exposé d'ensemble des conditions dans lesquelles les manœuvres ont été préparées, avec le récit de tout ce qui s'est passé, avec la reproduction des ordres donnés, le beau volume que le général de France vient de faire imprimer par la maison Berger-Levrault contient les conclusions qu'il a cru devoir en tirer : observations d'un caractère général, observations relatives à chaque arme et à chaque service, propositions concernant soit leur organisation, soit leur fonctionnement. En résumé donc

toutes les questions intéressant l'armée y sont traitées, et l'analyse de ce document constituerait un cours complet d'art militaire pratique.

Aussi y consacrerai-je presque toute ma chronique de ce mois. Mais le sujet est tellement vaste que je ne peux songer à aborder tous les points traités, et je me bornerai à quelques extraits, aussi concentrés que possible, en insistant, bien entendu, sur les défectuosités constatées. A chaque instant, je rencontre des phrases telles que celles-ci : « Les ordres donnés par les généraux n'ont donné lieu à aucune observation[1] ; ils ont toujours répondu à la pensée du commandement et ils ont été généralement bien compris. » Ce « généralement » est un peu dur et l'éloge décerné n'est vraiment pas très chaud; mais enfin c'est un éloge et, par conséquent, il ne comporte aucun enseignement pour ceux qui n'ont pas lu les ordres dont il s'agit et dont la rédaction vaut des compliments aux états-majors Les critiques sont infiniment plus instructives et profitables, même voilées par des atténuations diplomatiques. Car il faut parfois lire entre les lignes, les Burrhus modernes n'ayant que la franchise de soldats qui savent farder la vérité, par courtoisie. Ainsi le général de France couvre de fleurs la cavalerie; cependant, en écartant les roses, on trouve bien par ci par là quelques épines assez piquantes.

« La transmission des renseignements n'a pas donné ce qu'on aurait pu en attendre.

» .... Une division en exploration, précédée de sa découverte partie trois heures avant elle, a marché plusieurs heures en formation massée à travers champs, sans qu'aucun renseignement sur l'ennemi ait justifié cette manière de faire: elle s'est mise en retard sans motif et a imposé à ses chevaux une fatigue qu'elle aurait pu leur éviter. »

» ... Les éclaireurs n'ont pas toujours été poussés assez loin pour avertir utilement de la présence d'un obstacle infranchissable que, prévenue plus tôt, la troupe de cavalerie aurait pu facilement éviter...

» ... Il y a quelques progrès à réaliser encore dans les déploiements des 2me et 3me lignes qui se sont faits souvent avec trop de lenteur.

» ... Le nombre des blessures aux chevaux n'a pas été *très* élevé. »

L'infanterie a eu sa part, elle aussi, aux compliments et aux reproches. Marches très bien exécutées, résistance à la fatigue et vigueur véritablement remarquables, service de sûreté en marche et en station établi « généralement » avec intelligence, etc., etc. : voilà les fleurs. Passons aux épines :

« Il y a encore quelques progrès à faire. Il est indispensable, en effet, que

[1] En voici une, cependant, et même deux, si je compte bien, et qui ne sont pas à négliger : « Les ordres de stationnement ont été bien donnés, mais la répartition des cantonnements n'a pas toujours été faite de manière à éviter que l'artillerie se trouvât seule dans un village ; on a perdu de vue dans une division qu'en cas d'attaque des cantonnements, les régiments doivent se rendre à la place d'alarme et non au point de rassemblement fixé pour la marche du lendemain. »

les troupes d'infanterie soient très manœuvrières, qu'elles soient rompues aux évolutions : pour cela, *il faut qu'elles manœuvrent et qu'elles évoluent.*

» Les commandants de régiments, les commandants de brigades font actuellement tout ce qu'ils peuvent, mais on est obligé de reconnaître qu'ils rencontrent bien des difficultés et qu'ils se heurtent à des impossibilités. La multiplicité des garnisons, le grand nombre des détachements qui en est la conséquence, ainsi que la faible dimension des terrains de manœuvre, ne permettent qu'*exceptionnellement* de parcourir pendant l'année d'instruction la série des évolutions de l'école de régiment : il n'est pas non plus possible, en réunissant des troupes de garnisons voisines, de faire l'application, aux manœuvres de la brigade, du règlement du 29 juillet 1884 : l'état des cultures s'oppose, en effet, à ce que des forces éventuellement groupées exécutent en terrain varié les mouvements d'ensemble que comportent les rassemblements de grandes unités en masses de guerre à travers pays, et les déploiements.

» Dans les rapports qu'il a fourni chaque année, à la suite des manœuvres d'automne exécutées dans la première région, depuis qu'il en exerce le commandement, le général commandant le premier corps d'armée n'a jamais cessé de demander que la première région fût dotée, le plus tôt possible, d'un terrain de manœuvres et de tir permettant de réunir les bataillons pour l'école de régiment : de former la brigade, qui n'est jamais, en dehors des grandes manœuvres, à la disposition de son chef : enfin d'exécuter des tirs de combat. Jusqu'à ce jour, la question n'a pas abouti. »

Ces réflexions mélancoliques s'adressent plutôt aux ministres qu'aux troupes. Voici maintenant qui est exclusivement pour celles-ci :

« Dans les marches d'approche, on n'a pas gardé assez longtemps la formation par le flanc, qui est plus flexible, plus maniable et qui est moins vulnérable que la formation en ligne...

» ... Pendant le combat, les unités combattantes ne restent pas suffisamment en liaison entre elles...

» ... Le rôle des éclaireurs n'est pas toujours bien compris : jetés d'ordinaire à grande distance en avant de leur bataillon, alors que les renseignements sur l'ennemi sont encore vagues et que les directions ne sauraient, par suite, être définies, les éclaireurs constituent devant leur troupe une sorte de rideau flottant sans cohésion, errant le plus souvent à l'aventure, exposé sans cesse à être pris entre deux feux.

» ... L'infanterie n'est pas encore suffisamment familiarisée avec l'action de la cavalerie... »

Le génie s'est bien acquitté de son service ; mais il devrait avoir les moyens d'établir rapidement « un pont sur un cours d'eau d'une dizaine de mètres de largeur. » Le matériel du parc aérostatique a bien fonctionné et n'a donné lieu à aucune critique ; mais... (il y a un « mais » et ce « mais » là est terrible...) les ballons n'ont pu fournir aucun renseignement en temps utile. D'où cette sentence sévère :

« Si le parc aérostatique peut être utile dans un pays de plaines et dans des circonstances atmosphériques excellentes, les services qu'il peut rendre sont notablement diminués par l'existence de brouillards, de vents même légers,

et par la présence d'accidents de terrain moyens, à l'abri desquels les colonnes sont facilement défilées, étant donné le peu d'élévation de l'observatoire (300 à 400 mètres ordinairement) par rapport à l'éloignement du but à découvrir (5 à 6 kilomètres au minimum). »

L'artillerie, par laquelle nous finirons, en laissant de côté, non sans regret, ce qui a trait aux services accessoires, et aussi de très intéressantes considérations sur la tenue, la coiffure, le matériel de campement (couverture imperméable et tente-abri), l'artillerie a accompli de véritables prouesses. Les batteries montées du deuxième corps ont parcouru, le 10 septembre, treize kilomètres en 1 h. 10, sans que leurs chevaux fussent fatigués: en effet, ces batteries ont pu prendre part, comme les autres, à la poursuite active dirigée contre l'ennemi dans la suite des opérations de ce jour. Mais voici plus fort encore : le groupe de 120 du premier corps d'armée a parcouru environ une lieue en dix minutes! Allez donc dire après cela, que nos pièces de position ne sont pas mobiles! Malheureusement, le général de France constate que ces qualités de rapidité ne sont pas toujours utilisées.

« Les batteries, dit-il, n'arrivent pas toujours sur les positions aussi rapidement qu'elles le pourraient. Les commandants de batteries comme les commandants de l'artillerie perdent du temps dans leurs reconnaissances; en outre, ils se préoccupent trop de défiler leurs pièces.... Les commandants de l'artillerie ne font pas assez souvent preuve d'initiative... De là des pertes de temps qu'il serait facile d'éviter s'ils savaient, en outre, provoquer les ordres du commandement au lieu de les attendre. »

Comme vous le voyez, chacun a son paquet. Comme vous le voyez aussi, le général de France cherche à réagir contre les idées que l'adoption du matériel tir rapide fait germer dans bien des cerveaux. Il y aurait une fort intéressante discussion à ouvrir sur cette question, qui est d'une actualité aiguë et flagrante. Mais il faut se borner.

— L'état-major a arrêté dans leurs grandes lignes les manœuvres qui auront lieu, en septembre prochain, dans le Centre et auxquelles prendront part les 8e et 13e corps d'armée et les 6e et 7e divisions de cavalerie (Lyon et Melun).

Les manœuvres d'armée proprement dites commenceront le mercredi 7 septembre pour se terminer le samedi 17; elles se dérouleront dans le vaste quadrilatère compris entre Moulins, le Donjon, Paray-le-Monial et Decize, sur les confins des départements de l'Allier, de Saône-et-Loire et de la Nièvre.

Les quatre premières journées verront se dérouler les manœuvres de corps d'armée contre corps d'armée, chacune de ces unités étant éclairée par une des divisions de cavalerie indépendante. Les six dernières journées seront consacrées à des manœuvres d'armée contre un ennemi figuré.

Cette imposante armée, qui se composera d'environ 50 000 hommes, sera dirigée par le général de Négrier, inspecteur d'armée. Les manœuvres mettront en présence 16 régiments d'infanterie, 14 régiments de cavalerie, 4 régiments d'artillerie, 1 régiment du génie, sans compter les services militaires accessoires.

Ces importantes opérations seront, comme d'habitude, suivies par les attachés militaires étrangers. Un détachement de hussards servira d'escorte à ces officiers pendant les six dernières journées. La musique du 105e de ligne, à Riom, sera détachée à Moulins pour leur rendre les honneurs.

La revue finale sera passée, dit-on, dans la vaste plaine qui s'étend, à l'est et aux portes de Moulins, sur le territoire des communes de Gannetines et de Lusigny.

Selon toute vraisemblance, ainsi que les années précédentes, le président de la République, accompagné du ministre de la guerre, assistera à la revue du 17 septembre.

CHRONIQUE AUTRICHIENNE

Les manœuvres impériales de cette année auront lieu au mois de septembre dans la Haute-Hongrie où le 6e corps, dont le quartier général est à Kaschau, manœuvrera contre un corps formé au moyen de troupes empruntées aux commandements voisins; tandis que, d'autre part, le 7e corps (Temeswar) manœuvrera contre le 12e (Siebenburg). Les divisions et brigades de cavalerie honved stationnées dans ces régions prendront part aux manœuvres.

Comme l'an dernier, la direction supérieure des opérations sera confiée au chef d'état-major général fedzeugmeister baron von Beck; et le ministre de la guerre ainsi que les inspecteurs généraux des troupes, les inspecteurs de la cavalerie, de l'artillerie, etc., y assisteront.

L'empereur se réserve de se porter sur différents points du terrain des opérations. Rien n'est encore décidé à cet égard.

La marine exécutera probablement aussi des manœuvres dans la mer Adriatique, sous la direction du nouveau commandant de la marine.

(Revue du Cercle militaire).

CHRONIQUE BELGE

Une deuxième compagnie de cyclistes sera créée, dit la *Belgique militaire*, au régiment de carabiniers pendant l'année 1898. La Société anonyme *Belgica*, qui a fourni à la première compagnie les machines pliantes dont elle est dotée, a reçu la commande de 125 nouvelles bicyclettes.

CHRONIQUE HOLLANDAISE

Le service militaire obligatoire et personnel a fait l'objet d'un projet de loi que la première Chambre des Etats-Généraux a adopté à la majorité de 32 voix contre 13.

Comme ce projet avait été déjà voté antérieurement par la seconde Chambre et que la Reine Régente lui avait donné sa sanction le 4 juillet il a dès maintenant force de loi.

GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE

Le mois de juillet se présente mieux : on y a fait de la besogne qui semble meilleure que celle des mois précédents ; le dénouement paraît proche ; quand on lira ces lignes, peut-être que la paix sera conclue. Ce n'est pas que les Américains aient joué un jeu plus serré ; ils ont eu en tout et partout une chance étonnante ; tout leur a réussi. Et de leurs succès faciles, ils sont fiers ; ils se mettent à regarder les puissances européennes d'un air de défi. Et pourtant, quelles incertitudes, quelles hésitations, quels tâtonnements dans leur manière de faire la guerre ! On ne sent aucune unité de direction, aucune tête qui mène cette campagne. Un récit complet de la guerre ressemblerait à un de ces livres pour la jeunesse, où l'on trouve à chaque page des morceaux différents, sans liens aucuns les uns avec les autres, intéressants presque toujours, excellents pour une dictée ou une traduction. Des actions généreuses, courageuses, héroïques même, tant qu'on en voudra, mais pas de suite, pas de liaisons entre elles. A côté de cela, l'armée des Etats-Unis, qui existait à peine il y a quelques mois, devient, aux yeux des Américains, et même des Anglais, une troupe qui pourrait en remontrer aux soldats des armées permanentes, aux « *trained soldiers* ». Et pourtant elle est belle cette armée, ils sont beaux ces volontaires ! je cite seulement ce que le Dr M Wolff écrit de Washington au *Berliner Börsen-Courier*. Il parle du camp d'Algre :

« Les soldats ont pris ici l'habitude de s'en aller en masse à Washington » et même plus loin pour visiter des parents et des amis. S'ils ont une » permission, tout va bien ; s'ils n'en ont point, tout va bien également, ils » s'en passent. L'autre jour, une masse de ces volontaires s'était rendue » à Alexandrie vers leurs familles et cela malgré le refus d'une permis-